

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 18.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 3 MAI 1877

AVIS

Nous avons établi un dépôt de *L'Opinion Publique* et du *Canadian Illustrated News* chez M. P. Decelles, marchand de musique, à Saint-Hyacinthe.

Nous désirerions aussi en établir un aux Trois-Rivières, si quelqu'un voulait s'en charger. Nous n'avons aucun doute qu'un bon nombre d'exemplaires de nos journaux pourraient être vendus chaque semaine dans cette localité.

Nos abonnés qui ont reçu leurs comptes la semaine dernière, ou qui les recevront cette semaine, sont priés de nous faire remise sans délai du montant qu'ils nous doivent.

SOMMAIRE

La guerre, par A. Gélinas. — La guerre d'Orient. — A nos compatriotes. — Nos gravures : Mission de Saint-Albert ; L'incendie de Saint-Louis ; Le premier *steamboat* ; Démission de M. Currier ; L'île aux Grues, comté de Montmagny ; Spencer Grange, Sillery, près Québec ; Ouverture du parlement impérial ottoman. — Cinquantième anniversaire épiscopal de Pie IX. — Le chien d'or, par Benjamin Sulte. — Revue étrangère. — Echos parlementaires. — Nos délassements, par F. J. — Ça et là. — Correspondance, par Delta. — Les Fils de la Liberté. — Poésie : Sonnets et haïkous de sonnets, par A. LaCordue. — Le Sorelier du Mont Granier (suite). — Ruines de Beaumanoir, par J. M. LeMoine. — Esquisses littéraires, par Saint-Julien. — Bibliographies. — Le portrait de Pie IX. — Echos d'Ottawa, par Delta. — Nouvelles diverses. — Terrible catastrophe à Montréal. — Faits divers. — Nos GRAVURES : Mission de Saint-Albert, territoire du Nord-Ouest ; Le premier bateau de la saison ; Île aux Grues, comté de Montmagny ; Recherche de cadavres dans les ruines du Southern Hotel ; Spencer Grange, Sillery, Québec ; Incendie du Southern Hotel, le 11 avril ; M. J. M. Currier résignant son siège dans la Chambre des Communes ; La plaine de Marathon ; Ouverture du parlement ottoman ; Lecture du discours du trône.

LA GUERRE

Le sort en est jeté. La guerre est déclarée entre la Russie et la Turquie. Les hostilités sont déjà commencées, et les deux armées rivales, qui semblaient n'attendre qu'un signal pour se précipiter l'une sur l'autre, sont entrées en campagne immédiatement. Elles avaient passé l'hiver à se préparer à cet événement suprême, qui ne les a aucunement prises au dépourvu. La Russie voulait la guerre, elle va l'avoir. Il reste à voir quels en seront les résultats.

On s'effraie en songeant au caractère particulier de cette lutte qui commence. Il ne s'agit pas ici d'une guerre de voisin à voisin, d'un conflit de deux peuples appartenant à la même famille et aux mêmes croyances. C'est un duel à mort entre une nation européenne et chrétienne, qui se pose comme le champion de la chrétienté et de la civilisation, et une nation asiatique et infidèle, qui a plus de titres que sa rivale pour se considérer comme représentant toute une branche de la grande famille humaine, et qui va marcher au combat avec la furie et l'audace du désespoir. C'est la Croix et le Croissant, le Christianisme et l'Islamisme, qui sont en présence, dans la pensée du moins, des deux peuples rivaux, qui font de cette guerre une guerre de race et de religion.

Il y a plus de vingt ans que le monde n'a assisté à pareil spectacle. Toutes les guerres qui ont eu lieu depuis 1856 avaient un caractère beaucoup moins grave que celle-ci. La guerre de 1859, qui avait pour but l'unité italienne, la guerre de 1866 et celle de 1870, qui ont eu pour motifs l'unité allemande et l'équilibre occidental, n'offrent pas ce caractère grandiose que présente la guerre actuelle. Nous sommes ici en présence de l'éternelle question d'Orient, qui date de l'établissement des Turcs en Europe, et qui a surtout pris de l'importance depuis

que la Russie, qui n'existait pas en 1453, est apparue sur la scène moderne.

C'est en dépit de l'Europe que cette guerre est déclarée. Le gouvernement russe, malgré l'habileté de sa diplomatie, ne pourra réussir, quelle que soit l'issue de la lutte, à cacher ce fait, qu'il est cause de la guerre, qu'il l'a recherchée et qu'il n'est venu à bout de l'obtenir qu'au moyen de l'intrigue et de l'astuce. Les puissances voulaient la paix au prix même de concessions qu'elles n'eussent pas faites en d'autres circonstances, parce qu'elles ne considéraient pas le moment propice pour régler la question d'Orient. La Russie est obstinée ; elle a précipité les événements, elle en portera la responsabilité. Il y a vingt ans qu'elle guette l'occasion de prendre sa revanche sur la Turquie et sur l'Europe ; l'heure est arrivée pour elle ; elle est prête ou se croit prête, elle en profite.

C'est à titre de *protectrice naturelle* des chrétiens de Turquie que la Russie entre en campagne. Cette qualité que le Czar assume dans sa circulaire aux puissances, fait reculer l'Europe à un quart de siècle en arrière ; elle équivaut à l'annulation complète du traité de Paris. Par ce traité, il avait été réglé, en effet, que le protectorat des chrétiens de Turquie appartenait à toutes les puissances signataires, et non pas à la Russie seule. La Russie, vaincue alors, accéda à cette condition. En vertu de cette convention internationale, c'est donc à l'Europe de juger si la condition présente des chrétiens de Turquie nécessite une intervention armée, et non pas à la Russie seule. Il est vrai que le protocole, rejeté par la Porte, a été signé par toutes les puissances, mais ce fait n'implique pas nécessairement une déclaration de guerre de la part de celles-ci. L'Europe ne s'est pas prononcée, et la Russie, en prenant seule l'initiative, sans consulter ses co-signataires, leur jette le gant et foule aux pieds le traité de 1856.

Des cinq nations qui ont accepté le protocole russe, deux ont gardé le silence sur leurs intentions : la France et l'Allemagne ; trois : l'Autriche, l'Angleterre et l'Italie, ont désavoué l'action de la Russie.

Aussitôt après la déclaration de guerre, la Porte a fait adresser aux gouvernements européens une circulaire dans laquelle elle proteste contre la conduite du gouvernement russe, et fait appel aux puissances de la violation flagrante des traités que comporte cette conduite. Rien n'a fait voir encore qu'elle serait la réponse définitive de l'Europe.

En attendant, la lutte est engagée. La première bataille s'est livrée en Asie, sur la frontière de la Circassie. Les Russes auraient été battus dans cette première rencontre, et ils auraient perdu 800 hommes. Du côté de l'Europe, il n'y a pas eu d'engagement. C'est la vallée du Danube qui sera le théâtre naturel de la guerre. Les Russes ont traversé le Pruth et envahi la Roumanie, la première des provinces turques du côté du nord. L'armée turque est entrée, de son côté, dans cette principauté, et le premier choc ne tardera pas à se produire.

Toutes les nouvelles de l'Orient sont attendues avec impatience dans le monde entier. On se demande avec anxiété quelle sera l'attitude des puissances. La lutte, limitée entre la Russie et la Turquie, serait bien assez sérieuse ; mais il est probable qu'elle ne tardera pas à dégénérer en

conflit général. Toute l'Europe sera peut-être en feu dans quelque temps.

C'est la France, surtout, qui préoccupe le public. Laissera-t-elle violer impunément le traité de Paris, dont elle a été le principal signataire ? Laissera-t-elle écraser la Turquie sans intervenir ? Et si elle intervient, l'Allemagne, qui n'attend que cela pour entrer en scène de son côté, ne se jettera-t-elle pas sur les provinces du Nord ? Si elle ne consulte que la sagesse et ses intérêts, la France restera neutre ; mais il est à craindre qu'elle oublie la prudence, surtout si elle est provoquée.

Au lendemain même de la déclaration de guerre, le général de Moltke a prononcé au Reichstag allemand un discours qui a été considéré comme une provocation et une menace directes à l'adresse de la France. Qui peut dire ce que l'avenir tient en réserve, au commencement d'un pareil conflit ?

A. GÉLINAS.

La nouvelle de la guerre orientale a déjà produit son effet, même dans les pays les plus éloignés du Bosphore. Ici même, la Bourse s'en est ressentie fortement, et le prix des denrées s'est élevé subitement. On s'attend à un changement favorable dans l'état du commerce, à cette occasion. C'est ainsi que le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, selon le proverbe. Nos voisins des Etats-Unis nous ont devancés sous ce rapport. On estime qu'ils ont vendu, depuis six mois, pour près de 40 millions de dollars d'armes à la Russie et à la Turquie. Le commerce ignore les sentiments ; il fait profession d'être cynique et brutal.

Les journaux américains ne parlent, en ce moment, que des heureux résultats que la guerre va produire aux Etats-Unis au point de vue commercial. Ils s'occupent beaucoup plus des millions que la guerre va leur donner, que des ruines et du sang dont elle va couvrir l'Europe. Ils manifestent à ce sujet des sentiments peu chrétiens, peu humains. Il nous est bien permis, cependant, sans imiter leur cynisme, de nous préparer, nous aussi, à profiter des avantages que la guerre va offrir à notre commerce. La déclaration de guerre a déjà produit une hausse considérable sur les céréales ; que sera-ce si toutes les nations de l'Europe en viennent aux mains ?

L'Amérique, évidemment, ne pourra suffire à la demande, et tout ce que le Canada pourra produire sera promptement enlevé. On n'a pas d'idée, peut-être, du prix que les denrées atteindront l'automne prochain.

Il importe donc que nos cultivateurs se préparent aux éventualités en semant le plus de céréales possible, du blé surtout.

Chaque épis de blé vaudra de l'or cette année.

La hausse du prix des denrées va faire assez de mal aux classes pauvres pour qu'au moins nos cultivateurs s'efforcent d'en profiter, ici comme ailleurs. Il est difficile encore de dire si une guerre européenne serait utile ou nuisible, en général, à la prospérité du Canada, mais il n'y a pas de doute qu'elle va remplir de piastres les goussets des cultivateurs.

Nous publierons, la semaine prochaine, une carte complète et détaillée du théâtre de la guerre. Nous nous efforcerons aussi, comme nous l'avons fait en 1870-71, de

tenir nos lecteurs au courant des événements, aussi fidèlement que possible. Nous tâcherons de donner, en même temps, dans *L'Opinion Publique*, les gravures les plus intéressantes concernant la guerre, telles que dessins et vues de camps et de batailles, portraits de généraux et de diplomates, etc.

La Turquie d'Europe se divise en sept grandes régions : la Roumélie, qui est la province turque par excellence, et qui comprend les principales villes de l'Empire ; la Bulgarie, au nord de la Roumélie, entre cette province et la Roumanie ; la Roumanie, au nord de la Bulgarie, séparée de cette province par le Danube, et de la Russie par le Pruth, dont le nom est devenu célèbre dans ces derniers temps (ces trois districts, qui forment la partie orientale de la Turquie d'Europe, sont situés sur la Méditerranée, la mer de Marmora et la mer Noire) ; l'Albanie, au sud, entre la Roumélie et la Grèce ; le Monténégro, au nord de l'Albanie ; la Bosnie, au nord du Monténégro (ces trois provinces sont situées sur l'Adriatique) ; enfin, la Serbie, qui est comprise entre l'Albanie, la Roumélie, la Bosnie, la Roumanie et le Danube, qui sert, à cet endroit, de frontière entre l'Autriche et la Turquie.

C'est par la Roumanie que les Russes envahissent l'empire turc, et c'est cette principauté qui va servir de théâtre à la guerre pour commencer. Si les Turcs sont forcés d'évacuer la Roumanie, ils pourront encore opposer une barrière redoutable aux Russes, en se retranchant derrière leurs forteresses du Danube, dans la Bulgarie.

On lit dans le *Canadien* :

Comme on peut le voir par les dépêches, la Turquie tient à mettre ses ennemis complètement dans leur tort, et elle y réussit admirablement. La Russie lui fait la guerre sans l'ombre d'une raison ; le gouvernement ottoman a inauguré toutes les réformes demandées par les pouvoirs ; il travaille à l'amélioration du sort des chrétiens ; il semble disposé à rendre tous ses sujets égaux devant la loi, et, avant de lui donner le temps de montrer s'il est de bonne foi ou non, la Russie lui déclare la guerre. Il est ainsi évident que le gouvernement moscovite a d'autre chose en vue que le soulagement des chrétiens de la presqu'île des Balkans, qui, après tout, ne sont pas plus malheureux que le commun des mortels. Aussi, personne, croyons-nous, ne sympathise plus avec la Russie ; personne ne croit à son désintéressement, tout le monde la condamne.

Quant à la Roumanie et la Serbie, elles jouent un rôle indigne. Bien qu'elles soient tenues par un serment solennel à agir de concert avec la Porte en cas d'invasion, elles favorisent les manœuvres des armées russes.

La Turquie a bien des défauts, elle a commis des crimes sans nombre, mais, en cette circonstance, elle combat pour son droit, elle est la victime d'une injustice criante.

LA GUERRE D'ORIENT

RENSEIGNEMENTS D'ACTUALITÉ

Nous empruntons à une revue anglaise les renseignements suivants, qui sont d'un grand intérêt dans les circonstances présentes :

Dans la cinquième édition de son livre sur "la politique de l'Angleterre dans l'Orient," le baron Henry de Worms donne quelques tables intéressantes. L'une d'elles fournit le dénombrement de la population de l'empire ottoman, qui, en comptant les Etats tributaires, comprend 13 millions de Turcs, un million et demi d'Arabes, 600,000 Turcomans, Tartares et Zingaris, 5 millions et 123,000 Roumains, 2 millions de Grecs, trois millions de Serbes, quatre